Bulletin météorologique.

Washington, 30 juillet—Indications pour la Louisiane—Temps généralement beau ; vents du sud.

Le 50e anniversaire de la "Gazette Allemande".

Nous avons reçu, hier, de M. G. A. Hassinger, fils, gérant de la *Gazette Allemande* (Deutsche Zeitung) de la Nouvelle-Orléans, une très aimable lettre, que nous nous faisons un devoir et un plaisir de reproduire :

A l'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Cher Monsieur.

Le numéro de demain matin de la *Gazette Allemande* complètera la 50e année d'existence de ce journal.

Comme les circonstances nous interdisent de demander à nos amis de la Presse de venir célébrer avec nous, cet heureux anniversaire, nous vous prions d'accepter ce petit présent, témoignage de l'amitié qui nous a toujours unis, et de le boire à notre santé, à notre prospérité mutuelles.

Nous saisissons cette occasion pour vous remercier des excellentes et cordiales relations que nous avons pu entretenir avec vous, depuis tant d'années.

Respectueusement,
G. A. Hassinger,
de la "Gazette Allemande".

Ce petit présent, c'était une bonne bouteille de champagne, première qualité, que nous envoyait notre excellent confrère, fils de Jacob Hassinger, l'habile fondateur de ce journal. Nous l'avons bue à la santé du "New Orleans Deutsche Zeitung."

Puisse à jamais régner entre nos deux pays, la même cordiale amitié qui a de tout temps uni nos deux rédactions. Nous remercions à notre tour, de cette preuve d'amitié, M. G. A. Hassinger, le digne fils de l'homme respectable qui nous a toujours honorés de son amitié. Nous souhaitons cordialement à notre digne confrère allemand, longue vie et une prospérité toujours croissante.]

LA CONFÉRENCE.

L'INCONNU.

C'était hier, que le Président des Etats-Unis devait transmettre à l'ambassade de France, à Washington, la réponse aux ouvertures de paix de l'Espagne. Tel était, en effet, l'objet de toutes les curiosités, de toutes les anxiétés. Quel était la teneur de cette réponse ? Les Etats-Unis faisaient-ils des conditions qui permissent de s'entendre sur-le-champ ? L'Espagne avait-t-elle le sentiment de la situation où elle se trouve, du guêpier où elle s'est jetée elle-même, aveuglément ?

Autant de questions auxquelles chacun répondait à sa façon, suivant les sympathies ou les antipathies qu'il éprouvait pour l'une ou pour l'autre des deux parties belligérantes.

Pendant ce temps-là, M. Cambon se rendait à la Maison Blanche, et entrait en conférence avec le Président McKinley. On s'imaginait que l'entrevue serait courte, qu'elle consisterait simplement dans la remise de la réponse, rédigée d'avance, et attendue avec tant d'anxiété. Les choses se sont passés tout autrement. La séance a duré près de trois heures.

Que s'est-il dit, pendant cette longue conférence ? Quel rôle y a joué M. Cambon ? quels secrets lui a-t-on confiés ? Quelles questions lui a-t-on posées ? A-t-on traité l'affaire à fond, ou en est-on resté à la discussion des préliminaires ? C'est ce que chacun se demandait avec anxiété.

Enfin, après deux heures trois quarts de pourparlers, une réponse a été remise entre les mains de l'ambassadeur, mais personne n'en connait la nature.

Il faut auparavant que M. Cambon l'ait transmise à Madrid, que le gouvernement l'ait examinée, discutée, acceptée ou refusée. Les diplomates ne vont pas vite en besogne; ils aiment à retourner une question dans tous les sens ; à en fouiller les plis et replis, avant de prendre une décision. Simples mortels, que ne sommes-nous pas dans le secret des Dieux, il nous faut attendre qu'ils veuillent bien rendre leurs oracles. Attendons.

Le Dr. Juste Touatre.

Nos lecteurs ont souvent entendu parler du Dr Juste Touatre qui a longtemps et avec grand succès exercé la médecine à la Nouvelle-Orléans. Il avait fait, sur la fièvre jaune, de longues et patientes études qui avaient été très remarquées dans le monde médical. Le Dr Souchon, le digne et habile président actuel de notre Bureau de Santé, qui connaissait la valeur des travaux du Dr Touatre, les avait recommandés au Dr. Sternberg, chirurgien-en-chef de l'armée des Etats-Unis. Ce dernier, après les avoir étudiés avec soin, en avait conçu une haute idée. Il avait exprimé le désir de faire la connaissance de l'auteur et de recourir à ses lumières, dans la situation actuelle.

Malheureusement, le Dr Touatre vient de quitter la Nouvelle-Orléans ; il va s'installer à Paris où il compte désormais résider. Impossible donc de requérir ses services. Mais les travaux sont restés, et il est facile de les consulter.

Le Dr Sternberg vient d'écrire au Dr Souchon et de lui demander l'envoi immédiat de 100 exemplaires du travail du docteur qui vient de nous quitter.

On nous annonce même qu'une personne éclairée et influente de l'île de Cuba en a demandé également 40 exemplaires, qui vont lui être expédiés.

Nous sommes enchantés de voir que l'on rend enfin justice aux connaissances, au talent du Dr. Touatre—un peu tardivement, peut-être ; mais vaut mieux tard que jamais. Il s'était, d'ailleurs, dans ces dernières années, conquis une superbe clientèle, à laquelle il a rendu de nombreux et inappréciables services.

Déraillement.

Presse Associée

Columbus, Ohio, 30 juillet—Le train de voyageurs de la ligne Norfolk et Western quittant Columbus à midi 20 a déraillé au sud de la ville.

Tous les wagons, à l'exception du dernier, ont quitté la voie. Deux employés du train ont été légèrement blessés.

Offre généreuse.

La maison Mariani et Cie., de New York, enverra gratuitement à quiconque lui en fera la demande, un livre renfermant les portraits de tous les personnages éminents de notre époque. Voir l'adresse de la maison dans une annonce que nous publions plus loin.

Mort de Bismarck.

Une dépêche reçue hier soir, et qu'on lira plus loin, nous annonce la mort du Chancelier de Fer. Othon, baron, puis comte, enfin prince de Bismarck-Schœnhausen, duc de Lauenbourg, homme d'Etat Prussien, né le 1er avril 1815, à Schœnhausen, près de l'Elbe, appartenait à une noble et antique famille qui remonte, dit-on, aux anciens chefs d'une tribu slave. Il étudia le droit à Gœttingue, à Berlin et à Greifswald, puis entra dans la carrière militaire. D'abord volontaire dans l'infanterie légère, il devint lieutenant dans la landwehr. Membre de la Diète de la province de Saxe en 1846, et de la Diète générale en 1847, il se fit remarquer par la vivacité de son esprit et la hardiesse paradoxale de ses discours. Il prétendait, dit-on, que toutes les grandes villes devaient être balayées de la surface de la terre, parcequ'elles sont des centres de démocratie et de constitutionnalisme. Les événements révolutionnaires de 1848 ne ralentirent pas son activité ni ne modifièrent ses tendances.

Ses débuts dans la carrière diplomatique datent de 1851. Son rôle dans la seconde Chambre du parlement prussien avait attiré sur lui l'attention du roi Frédéric-Guillaume IV. La légation de Francfort, à cette époque très recherchée, offrait en ce moment, des difficultés exceptionnelles : le roi la confia à M. de Bismarck. Celui-ci, ennemi déclaré des alliances exclusives, regardait l'Autriche comme l'antagoniste de la Prusse et comme un danger pour l'Allemagne. En 1852, il fut envoyé à Vienne, contribua à repousser l'Autriche du Zollverein, et se montra, soit dans cette ville, soit à Francfort, où il resta jusqu'en 1859, l'adversaire constant de M. de Rechberg.

En 1858, parut une brochure célèbre, *la Prusse et la question italienne*, qui lui fut attribuée, non sans quelque vraisemblance, car elle n'était que le développement de la politique qu'il avait toujours soutenue. L'auteur anonyme, rappelant le vieil antagonisme de la Prusse et de l'Autriche, soutenait avec beaucoup d'énergie la thèse d'une triple alliance entre la France, la Prusse et la Russie, comme moyen de produire l'unité allemande par la suprématie de la Prusse.

En mars 1859, M. de Bismarck fut nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg ; il y resta jusqu'en 1862, et se concilia l'estime et la confiance du czar, qui lui conféra l'ordre de Saint-Alexandre Newski. Au mois de mai de cette année, il passa à l'ambassade de Paris. Cette nomination fut favorablement accueillie, car on attribuait à M. de Bismarck un esprit loyal, sincère, conciliant, un jugement droit et sûr qui inspirait aux Tuileries beaucoup de confiance ; il ne fit qu'un assez court séjour à Paris, mais il eut l'habileté de nouer alors avec l'empereur Napoléon des relations de courtoisie personnelle dont il s'est vanté plusieurs fois, et jusque dans les discussions du Reichstag (22 février 1879), d'avoir tiré le plus heureux parti pour la politique prussienne, pendant la guerre contre l'Autriche.

A la suite des conflits suscités dans le parlement prussien par le budget de l'armée, il fut appelé, le 22 septembre 1862, à la présidence du conseil des ministres, avec les deux portefeuilles de la maison du roi et des affaires étrangères.

Malgré la place que prirent les événements militaires dans la lutte entre la France et l'Allemagne, pendant les années 1870-1871, le comte de Bismarck ne cessa, comme ministre dirigeant et comme diplomate, d'y tenir le premier rang.

Son action personnelle se fit d'abord sentir dans les complications européennes au milieu desquelles le gouvernement de Napoléon III se trouve conduit à déclarer à l'Allemagne une guerre qu'il n'est pas prêt à faire. C'est lui qui négocia et fit triompher, à l'insu de la diplomatie française, la candidature du prince Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne, et lorsque après l'abandon de cette candidature, M. Benedetti alla demander au roi Guillaume, à Ems, des satisfactions plus complètes que la France n'était pas en mesure d'exiger, M. de Bismarck signifia au ministre de France, éconduit par le roi, un refus qui équivalait à une acceptation de la guerre. En même temps il dénonçait à l'Europe les précédentes tentatives qu'il avait amené le gouvernement impérial à faire auprès de lui, par l'intermédiaire du même M. Benedetti, en vue d'obtenir pour la France, par un accord avec la Prusse, un agrandissement de territoire contraire aux principes de l'équilibre européen (circulaire du 29 juillet 1870) ; la révélation des prétendus projets d'annexion de la Belgique à la France tourna subitement toute l'opinion publique de l'Angleterre contre les Français.

Lorsque les armés allemandes passèrent les frontières de la France le comte de Bismarck suivit le quartier général pour être à portée des événements. Au moment de la capitulation de Sedan il eut avec l'empereur Napoléon III, le 2 septembre, l'entrevue dramatitique de Fresnois. Loin de songer à adoucir les conditions de la capitulation, le comte de Bismarck soutenait dès lors la prétention de mettre pour prix à la paix la cession de l'Alsace et de la Lorraine, afin d'assurer l'avantage à l'Allemagne dans les guerres à venir. Une entrevue qui eut beaucoup de retentissement, au milieu des désastres, de la France fut celle que le chancelier eut avec M. J. Faure, et Ferrières, dès le commencement de l'investissement de Paris. Après huit jours de discussion sur des questions de forme, M. de Bismarck consentit à recevoir le ministre de la défense nationale (16 et 20 septembre) et, maintenant sur la question de la paix, ses exigences connues, il mettait même à un armistice des conditions assez inacceptables pour rejeter la France dans le parti de la lutte à outrance. C'est en cette occasion qu'il aurait donné à la politique allemande cette formule devenue historique ou du moins légendaire : "La force prime le droit".

Le prince de Bismarck laisse deux fils. L'aîné, Nicolas-Henri-Ferdinand-Herbert comte de Bismarck-Schœnhausen, est né à Berlin le 28 décembre 1849. Dirigé par son père dans la carrière diplomatique, il a été successivement sous-secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères, en mai 1885 ; secrétaire d'Etat en mai 1886 et adjoint aux fonctions de Chancelier en septembre 1886. Il a rempli diverses missions à l'étranger. Lors de la démission de son père, il fut chargé provisoirement de la direction des affaires étrangères mais il préféra le suivre dans la retraite. Il a le grade de lieutenant-colonel prussien à la suite de l'armée.

Le second fils, Guillaume-Otton-Albert, comte de Bismarck Schœnhausen, né à Francfort-sur-le-Mein, le 1er août 1852 ; a rempli plusieurs fonctions administratives et est devenu président de la régence de Hanovre. Il est major de cavalerie à la suite de l'armée prussienne.

Un fille du prince de Bismarck, la comtesse Marie-Elisabeth-Jeanne, née à Schœnhausen, le 21 août 1848, a épousé, le 6 novembre 1878, le comte Cuno de Rantzau, conseiller intime de légation, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Munich.

L'Opéra Français.

Paris, le 18 juillet 1898.

M. l'Editeur de l'«Abeille»,

Cher Monsieur.

Je m'empresse de vous faire part d'excellentes nouvelles concernant notre prochaine saison.

Comme vous le pensez bien, ce n'est pas sans peine que j'arrive petit à petit à recruter ma troupe : cette malencontreuse guerre n'est pas faite pour arranger nos affaires. Ajoutez à cela le naufrage de la «Bourgogne», vous comprendrez parfaitement les efforts que je dois faire pour arriver à convaincre les récalcitrants ; néanmoins, je vous le répète, je suis très satisfait des engagements conclus jusqu'à ce jour.

Mme Fierens, la falcon, est assurément la première falcon qu'il y ait en France. Elle vient de remporter de brillants succès à l'Opéra de Paris ; auparavant, au Grand Théâtre de Lyon et à la Monnaie de Bruxelles. J'ai, bien entendu, été obligé de faire un grand sacrifice pour l'avoir.

Comme 1er baryton d'opéra, j'ai monsieur Gaidan qui était à Bordeaux où il a remplacé Albers quand ce dernier était à la Nouvelle-Orléans.

M. Godefroy, 1er baryton d'opéra-comique, est un élégant cavalier qui a passé par l'Opéra-Comique et les principales villes de France. Il possède une voix très agréable et de grandes qualités de chanteur.

Mlle Berger, 1ère chanteuse légère de grand opéra, Premier Prix du Conservatoire de Paris, a passé par Marseille, Bordeaux et Lyon. Tout cela, cher Monsieur, est de beaucoup supérieur à ce que j'avais l'an dernier. Mon cadre de chœurs est au complet. Vous pouvez être certain que j'ai apporté tous mes soins à renouveler les choristes-femmes qui, cette fois, sont jeunes et jolies. De même, mon orchestre est au grand complet.

J'ai fait faire en Italie les décors de «Salambo», de Reyer, que nous monterons cet hiver.

Voilà donc, cher Monsieur, le résultat de mes démarches jusqu'à ce jour. Il me fait bien augurer de la future saison. J'ai encore beaucoup d'autres contrats prêts à être signés, mais je ne veux pas en parler avant que cela soit chose complètement terminée.

Veuillez agréer, mon cher Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

F. CHARLEY.

Une ordonnance ancienne.

Un savant anglais vient de publier la plus ancienne ordonnance de médecin que l'on possède, découverte en Egypte.

Cette recette date du quatrième siècle avant l'ère chrétienne et se rapporte à la guérison de la calvitie.

Elle est composée comme suit: graisse de pied de chien, une partie ; fruit du palmier, deux parties ; sabot d'âne rapé, une partie. Faire de ces trois substances un onguent et en frotter fortement la tête.

AMUSEMENTS.

Parc Athlétique.

Voilà vingt, trente, cinquante fois, que nous le répétons, toujours avec bonheur : du monde, beaucoup de monde au Parc. Les gymnastes, les trapézistes, Willard Simms, voilà de quoi attirer la foule: sans compter l'orchestre du Capt. Payen, dont les exécutions ont un succès toujours croissant. Citons aussi un solo de piston qui a valu de nombreux bravos à M. A. Veazie, un artiste de valeur.

West End.

Au West End, avec l'orchestre Bellstedt, il faut s'attendre à de la belle et bonne musique, remarquablement exécutée. Chose curieuse, nous voyons figurer dans le programme, à côté de la Bénédiction des Poignards, si profondément dramatique, les calembredaines musicales d'Offenbach. Comme chant, il nous faut citer Mlle Lardinois, dont on connait la voix et le talent.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes
Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE
Pour les Etats Unis, port compris :
$12....Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris :
$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 m

EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant le Samedi matin
Pour les Etats-Unis, port compris :
$3.00..Un an | $1.50...6 mois | $1.00...4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger :
$4.05..Un an | $2.05...6 mois | $1.25...4 mois
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE
Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—: DE :—

L'Abeille de la N. O.

LE 14 JUILLET 1789

Nous lisons dans le *Soleil*, de Paris, sous la signature de M. Frantz Funk Brentano le récit suivant :

Le matin du 14 juillet, le soleil se leva radieux. La population était, en grande partie, restée sur pied la nuit. Le jour la retrouva avec ses préoccupations et ses alarmes. Avoir des armes, tel était le désir de tous ; les bourgeois et les partisans de l'ordre, afin de se protéger ; les brigands, dont une partie venaient d'être désarmés, afin de se procurer ou de retrouver les moyens d'attaque et de pillage.

On se précipita aux Invalides, où étaient des dépôts d'armes importants. Ce fut le premier acte violent de la journée. La foule y enleva vingt-huit mille fusils et vingt-quatre canons. Et, comme on savait qu'à la Bastille étaient déposées d'autres munitions de guerre, après avoir crié : Aux Invalides ! on cria : A la Bastille !

Il faut bien distinguer les deux éléments dont se composa la foule qui se porta sur la Bastille. D'une part, une horde de gens sans aveu, ceux que les documents contemporains ne cessent d'appeler les «brigands», et, d'autre part, les citoyens honnêtes—ils formaient certainement la minorité—qui désiraient des armes pour la constitution de la garde bourgeoise. La seule cause qui poussa cette bande sur la Bastille fut le désir de se procurer des armes. Il n'était pas question de liberté, ni de tyrannie, de délivrer des prisonniers, ni de protester contre l'autorité royale. La prise de la Bastille se fit aux cris de : Vive le Roi ! tout comme, depuis plusieurs mois en province, se faisaient les pillages de grains.

Sur les huit heures du matin, les électeurs à l'Hôtel de Ville reçurent quelques habitants du faubourg Saint-Antoine se plaignant de ce que les canons braqués sur les tours de la Bastille menaçaient le quartier. Ces canons servaient aux salves des réjouissances publiques et, par leur disposition, ne pouvaient être redoutables pour les quartiers rapprochés. Les électeurs envoyèrent quelques-uns des leurs à la Bastille, où le gouverneur, de Launey, reçut les délégués avec la plus grande affabilité, les retint à déjeuner, et, sur leur prière, retira les canons des embrasures. A cette délégation en succéda une autre, composée de trois personnages, sans aucun mandat. En tête marchait l'avocat Thuriot de la Rosière. Ils furent admis comme leurs prédécesseurs. Thuriot parlait haut, «au nom de la patrie». Il fit des sommations au gouverneur et harangua la garnison, composée de quatre-vingt-quinze invalides et de trente soldats suisses. Un millier d'individus se pressaient autour de la Bastille avec des vociférations. La garnison jura de ne pas faire feu si elle n'était pas attaquée. De Launey dit que, sans ordres, il ne pouvait que retirer les canons des embrasures. Il fit, en outre, boucher ces embrasures par des planches. Thuriot sortit et se rendit à l'Hôtel de Ville. La foule devenait menaçante.

Un détachement de gardes françaises, survenant avec deux pièces de canon, que l'Hôtel de Ville avait laissé emmener, donna au siège une apparence plus sérieuse. Il ne faudrait cependant pas que le nom de gardes françaises fit illusion et que l'on comparât les soldats des armées de l'ancien régime à ce qu'ils sont aujourd'hui. Le régiment des gardes françaises, en particulier, était tombé dans un état de désorganisation et de dégradation profond. Les simples soldats avaient l'autorisation d'exercer en ville un métier dont le produit s'ajoutait à leur solde.

Des quinze canons placés au haut des tours ne partit pas un coup de feu durant le siège. Dans l'intérieur du château, trois canons, chargés à mitraille, défendaient le dernier pont-levis ; le gouverneur n'en fit partir qu'un et qu'une seule fois. Ne voulant pas massacrer la foule, de Launey résolut de faire sauter la Bastille et de s'ensevelir sous ses ruines. Les invalides Ferrand et Béquart se précipitèrent sur lui pour l'empêcher de mettre son projet à exécution.

On sait comment la parole donnée fut tenue, malgré les efforts héroïques d'Elie et de Hulin, auxquels la postérité doit un éclatant hommage. Reprochera-t-on à la foule ces crimes atroces ? C'était une horde sauvage, la lie de la populace.

De Launey, qui avait été tout confiance et bonté, fut massacré dans des circonstances odieuses. «L'abbé Lefèbre, dit Dusaulx, fut spectateur involontaire de ses derniers moments : «Je l'ai vu tomber, m'a-t-il dit, sans pouvoir le secourir : il se défendit comme un lion, et succomba dix hommes seulement s'étaient conduits de même à la Bastille, elle n'aurait pas été prise.» Ses bourreaux lui séparèrent la tête du tronc, peu à peu, à coups de canif. L'opération fut faite par un garçon cuisinier, nommé Desnot, «qui savait, ensuite avec orgueil, travailler les viandes». Il faut lire la déposition de cette brute. Pour se donner du cœur, Desnot avait avalé de l'eau-de-vie mêlée de poudre, et il ajouta que ce qu'il avait fait était dans l'espoir d'obtenir une médaille.

«Nous apprîmes ensuite, poursuit Dusaulx, la mort de M. de Losme-Salbray, déplorée de tous les gens de bien.» De Losme avait été, durant le temps qu'il avait exercé les fonctions de major de la Bastille, le bon ange des prisonniers ; nous savons par des détails touchants jusqu'où il portait la bonté et la délicatesse. Au moment où la foule l'écharpait, passait le marquis de Pelleport, qui avait été détenu à la Bastille pendant plusieurs années ; il s'élança pour le sauver : «Arrêtez, s'écria-t-il, vous allez tuer le meilleur des hommes.» Mais il tombe grièvement blessé, ainsi que le chevalier de Jean qui s'était joint à lui pour arracher l'infortuné aux mains de la populace. L'aide-major Miray, le lieutenant des invalides Person et l'invalide Dumont furent massacrés. Miray était conduit à la Grève, où la foule devait l'exécuter. Frappé de coups de crosse, de coups de couteau et de coups de poing, il se traînait, râlant. Il expira «tué à coups d'épingle», avant d'être arrivé au lieu du supplice. Les invalides Asselin et Béquart furent pendus. C'est Béquart qui avait empêché de Launey de faire sauter la Bastille. «Il est percé de deux coups d'épée, lisons-nous dans le «Moniteur» et frappé d'un coup de sabre, qui lui abat le poignet. On porte en triomphe dans les rues de la ville cette même main à qui tant de citoyens doivent leur salut.» «Après avoir passé l'arcade de l'Hôtel de Ville, dit Restif de la Bretonne, qui a laissé sur la journée du 14 juillet une page si curieuse, je rencontre des cannibales : l'un, je l'ai vu, réalisait un horrible mot, prononcé depuis ; il portait au bout d'un «taille-cime» les viscères sanglants d'une victime de la fureur, et cet horrible bouquet ne faisait frémir personne. Plus loin je rencontre les invalides et les Suisses prisonniers : de jeunes et jolies bouches, j'en frémis encore, criaient : «Pendez, pendez !»

D'autre part, on massacrait le prévot des marchands, Flesselles, accusé d'une trahison non moins imaginaire que celle de de Launey.

On égorgeait Foulon, un vieillard de soixante-quatorze ans, qui avait, dit Taine, dépensé l'hiver précédent soixante mille francs pour donner de l'ouvrage aux pauvres. On assassinait Berthier, l'un des hommes distingués de l'époque. A Foulon on coupait la tête ; à Berthier on arrachait le cœur de la poitrine pour le promener à travers Paris—le trait est délicieux—dans un bouquet d'œillets blancs.

Car la gaieté s'épanouissait. Une pique portait la tête de de Launey au Palais Royal, puis au pont, puis au pont Neuf, où on lui faisait saluer trois fois la statue de Henri IV, avec ces mots : «Salue ton maître».

Ceux qui étaient demeurés devant la Bastille s'étaient précipités au butin. Ainsi qu'au pillage des maisons Réveillon et Henriot, et du couvent des Lazaristes, le premier mouvement des vainqueurs fut de s'élancer à la cave.

«Cette canaille, écrit l'auteur de l'«Histoire authentique», était tellement aveuglée qu'elle se porta en foule dans le logement de l'Etat-major, en brisa les meubles, les portes, les croisées. Pendant ce temps, leurs camarades, prenant ces pillards pour des gens de la garnison, tiraient sur eux.»

Nul ne songeait aux prisonniers, mais on s'était emparé des clés que l'on portait triomphalement dans Paris. On dut enfoncer

de son ravissement, de son bonheur.

Quand, par quelques lignes, M. Barruett lui annonça la naissance de la petite Eliane, elle murmura :

—La malheureuse, c'était donc vrai !

De nouveaux mois s'écoulèrent.

Les lettres de Valentine étaient écrites avec le même contentement, la même quiétude d'esprit.

—Allons, se disait la baronne, qui n'avait pas revu de Migrane, il n'est pas aussi grand misérable que je le croyais ; il n'a pas osé mettre son projet à exécution ou il a compris qu'il commettrait une infamie dont il aurait à rendre un compte terrible. Il ne fera rien.

VIII

LE MONSIEUR DU JARDIN.

Dans la belle saison, à New-York, comme à Paris, les jardins publics et les squares sont peuplés, surtout dans l'après-midi, de joyeuses bandes d'enfants des deux sexes.

A continuer.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup:

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.